



5. ROULEAU DE PAPYRUS de l'*Iliade* d'Homère datant du III^e siècle de notre ère. Les colonnes 19 à 22 de ce papyrus montrent le retour régulier des dégradations et leur décalage progressif par rapport aux colonnes de texte. Lorsque des lacunes qui correspondent à ces dégradations sont reproduites dans des livres ultérieurs (voir la figure 6), on en déduit que ces livres sont issus de rouleaux de papyrus.

Une autre révolution, plus tardive, concerne l'écriture. Pendant près d'un millénaire et demi, l'écriture du livre grec était de type majuscule : chaque lettre, indépendante de ses voisines, est limitée en extension verticale par deux lignes, le plus souvent virtuelles. À partir du VII^e ou du VIII^e siècle, une nouvelle écriture du livre apparaît, où chaque lettre est liée ou peut être liée à ses voisines immédiates par des traits adventices ; cette écriture minuscule est une écriture posée sur quatre lignes, les deux lignes médianes encadrant le noyau des lettres, les deux lignes extérieures limitant les éléments secondaires (voir la figure 3). Au cours des IX^e et X^e siècles, tous les livres anciens en majuscule sont transcrits dans la nouvelle minuscule : c'est l'époque des translittérations. La miniature reproduite en tête de cet article montre, de façon anachronique, saint Luc assurant la translittération.

Erreurs et lacunes

En datant le changement d'écriture et la transformation du livre, les paléographes sortent l'archétype perdu de son isolement théorique pour le replacer dans le temps et lui donner une consistance matérielle. Comme les fautes dues au copiste, les accidents matériels survenus au livre au cours de son existence aident à retracer et à dater les vicissitudes de la transmission d'un texte antérieurement aux plus anciens exemplaires conservés.

Commençons par les fautes du scribe. La copie d'un texte est une opé-

ration plus complexe qu'il ne paraît. Elle comporte quatre étapes : lire le modèle à reproduire, le mémoriser, se le dicter (le plus souvent par une dictée intérieure) et l'écrire. Chaque étape peut donner lieu à des fautes caractéristiques. Laissant ici de côté les lapsus (erreurs de mémorisation), les fautes d'orthographe (dues à la dictée) et les fautes graphiques, je m'attacherai aux fautes de lecture dues à des confusions de lettres qui se ressemblent ou à des « mécoupures » (erreurs de séparation des mots) survenues dans le déchiffrement du modèle.

Avec l'écriture majuscule, les confusions sont fréquentes. Par exemple, les lettres qui s'inscrivent dans un triangle (A, Δ, Λ), celles qui s'inscrivent dans un cercle (O, C, Ε) ou celles qui s'inscrivent dans un carré (Π, M, N, T, Γ), se confondent facilement. Ainsi, lorsque l'on rencontre dans l'une ou l'autre des branches qui descendent de l'archétype des confusions de lettres majuscules, on déduit que cette partie de la descendance de l'archétype remonte à un ancêtre écrit en majuscule ; l'archétype lui-même était par conséquent un manuscrit écrit en lettres majuscules. En pareil cas, l'archétype doit avoir été écrit à la fin de l'Antiquité ou même au cours de la période impériale (I^{er}-III^e siècle). L'éditeur qui a reconstitué le texte de l'archétype se trouve alors placé devant un exemplaire antérieur d'un demi-millénaire, et souvent davantage, aux manuscrits médiévaux dont il dispose ; la période intermédiaire, avec toutes les fautes de copie qui s'y sont produites, se trouve annulée.

L'histoire du livre contribue aussi à la datation de l'archétype : les découvertes de papyrus offrent en effet des éléments matériels et des précisions concrètes échelonnés dans le temps, de la fin du IV^e siècle avant notre ère jusqu'à la conquête de l'Égypte par les Arabes (641-642).

De même que l'écriture évolue, la mise en colonne (longueur et nombre des lignes) dans le rouleau et la mise en page (rapport de la largeur à la hauteur, disposition en pleine page ou sur deux colonnes, longueur et nombre des lignes) dans le *codex* varient d'un siècle à l'autre. Les spécialistes déterminent si l'archétype (dont l'origine antique est attestée par des confusions de majuscule dans une partie ou une autre de sa descendance) était un rouleau de papyrus ou un livre à pages quand l'archétype a été détérioré avant d'avoir été recopié.

Des accidents matériels (trous de vers, dégradation par l'humidité, etc.) laissent leur trace dans la tradition manuscrite sous la forme de lacunes, c'est-à-dire d'espaces blancs – allant de quelques lettres à plusieurs lignes – laissés vierges par les scribes consciencieux. Ces derniers reproduisent leur modèle avec la plus grande fidélité et tiennent compte de ses détériorations, avec l'espoir que l'utilisation d'un autre modèle permettra de suppléer ultérieurement les parties manquantes.

Lorsque la périodicité des lacunes est régulière et lorsque leur étendue augmente ou diminue progressivement dans la suite du texte, le paléographe en déduit que l'accident a atteint plusieurs pages consécutives, au recto et au verso ; l'exemplaire mutilé était donc un livre à pages, un *codex*. En pareil cas, l'examen des écarts permet de déterminer la mise en page (texte disposé sur deux colonnes ou écrit à lignes longues), le nombre de lignes à la page et le nombre moyen de lettres dans la ligne. Autant d'indications qui permettent de préciser la date de l'archétype d'après ce qu'on sait de l'évolution du livre grec, comme l'illustre l'exemple de la figure 6.

Il arrive aussi que les lacunes, de périodicité régulière, aient une longueur variable, sans qu'on puisse déceler un retour régulier de ces accidents. Dans ce cas, l'archétype était un rouleau de papyrus qui a subi des dégradations alors qu'il était enroulé sur lui-même : les lacunes sont d'extension très diverses selon que les dégradations ont atteint une colonne de texte en son

milieu, au début ou à la fin, sur ou entre deux colonnes. Là encore, il est possible de calculer la longueur des lignes et leur nombre moyen dans une colonne, des paramètres plus ou moins datables. En tout cas, la date de l'archétype en forme de rouleau doit être fixée avant l'an 300 de notre ère et elle peut même être bien antérieure à cette limite.

Ces observations sur la date et sur la présentation de l'archétype perdu peuvent être appliquées à l'ancêtre d'un archétype qui nous est parvenu. Les lacunes reproduites dans l'archétype attestent des accidents survenus à son modèle lui-même ou à l'un des ancêtres de ce modèle. On arrive ainsi à déterminer la forme (rouleau ou *codex*) et la mise en colonne ou en page d'un manuscrit perdu, ancêtre plus ou moins lointain de l'archétype, mais dont, à la différence de l'archétype perdu, il n'est pas possible de reconstituer le texte avec sûreté. Cet ancêtre devra figurer dans le *stemma*, sur la ligne qui s'étend de l'original à l'archétype.

Traces des rouleaux dans le codex

Il est d'autres moyens d'atteindre des manuscrits antérieurs à l'archétype. Un procédé se fonde sur une particularité, déjà citée, des œuvres en plusieurs livres dont chacun correspond à un rouleau de papyrus : l'emploi des réclames, c'est-à-dire la notation, à la fin d'un livre, des premiers mots du livre suivant. Avec l'apparition du *codex*, qui regroupe, grâce à sa capacité, le contenu de plusieurs rouleaux (cinq le plus souvent), ces indications étaient superflues. Elles ont cependant été reproduites dans des manuscrits des IX^e et X^e siècles, attestant ainsi un état beaucoup plus ancien où le texte était réparti en rouleaux.

Lors du transfert sur un *codex*, il n'était pas toujours facile de rassembler la totalité des rouleaux correspondants. La présence de lacunes dans un livre, alors que les autres livres en sont indemnes, suggère une origine différente : un rouleau manquant, on a dû faire appel à un exemplaire défectueux. On invoque également une origine différente pour les rouleaux lorsque la mention du titre de l'ouvrage, placée originellement à la fin de chaque rouleau, varie dans son libellé.

Ainsi l'éditeur d'aujourd'hui, se fondant sur des manuscrits dont les plus anciens ont un millier d'années, atteint

souvent, à travers eux, des exemplaires perdus dont certains peuvent être reconstitués dans tous les détails du texte.

Papyrus et palimpsestes

Dans la remontée du temps, au-delà de l'archétype de la tradition médiévale, l'éditeur dispose d'autres indices. L'une de ces aides est constituée par les restes de livres antiques qui nous sont parvenus par la voie des manuscrits médiévaux.

Même lorsqu'il ne s'agit que de bribes, ces fragments de papyrus ou,

plus tard, de parchemin fournissent des indications précises, si limitées soient-elles dans leur extension, sur l'état du texte connu en Égypte à l'époque ptolémaïque (III^e-I^{er} siècle avant notre ère), à l'époque romaine (I^{er}-III^e siècle) ou à l'époque byzantine (IV^e-VII^e siècle), selon la date attribuée à ces fragments. Puisqu'il s'agit de restes de livres comparables aux manuscrits médiévaux, on parlera à leur sujet de tradition directe. À ce titre, ils doivent figurer dans le *stemma*.

La situation est identique pour les palimpsestes. Lorsque des manuscrits



6. MANUSCRIT DE PARCHEMIN de l'historien Polybe, datable de l'an 947 (*en haut*). L'analyse des passages laissés en blanc par le copiste (*lisérés rouges*) permet de reconstituer la présentation et la mise en page du modèle accidenté : c'était un *codex* écrit à lignes longues, à raison de 38 lignes par page. De plus, on a dénombré que les lignes de ce *codex* compaient, à quatre pour cent près, le même nombre de lettres que celles du manuscrit. Ainsi, puisque les lignes étaient plus longues avec le même nombre de lettres, on en déduit que l'écriture était une majuscule de la fin de l'antiquité. Sur la copie faite vers 1500 (*en bas*), les lacunes sont conservées, mais, comme la mise en page est modifiée, on ne peut pas en déduire l'aspect du modèle.